Barrès s'éloigne-t-il ?

Olivier Wicky et Alain Corbellari

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/996>

DOI : 10.4000/edl.996

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2017

Pagination : 7-14

ISBN : 978-2-940331-65-9

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Olivier Wicky et Alain Corbellari, « Barrès s'éloigne-t-il ? », *Études de lettres* [En ligne], 2 | 2017, mis en ligne le 15 septembre 2019, consulté le 20 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/996> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.996>

BARRÈS S'ÉLOIGNE-T-IL ?

Au commencement était le Rhin... Frontière violée et frontière sacrée, Barrès grandit sur ses rives, bercé par les échos de la Revanche : autour de ce premier fleuve s'enracinent les plus puissants mythes barrésiens, ceux-là mêmes qui donneront naissance au germanophobe convaincu, à l'ami de l'Action française, au député boulangiste et à l'idole nationaliste. « C'est persuasif pour toujours d'avoir vu dans sa huitième année, une troupe prussienne entrant sur un air de flûte, dans une petite ville française »¹, relèvera-t-il ainsi dans ses *Cahiers*.

De l'autre côté des eaux se construit en parallèle l'image de l'Autre, l'ennemie héréditaire, cette Allemagne éternelle comme l'avait nommée Maurras et dont les spectres ne cesseront jamais de hanter Barrès d'un bout à l'autre de son existence. Mais la terre natale, avant l'appel des morts, c'est aussi le mystère, la magie, l'amitié de l'occultiste Stanislas de Guaita connu au collège de Nancy, les premières voix de Jeanne d'Arc qui résonnent à Domrémy avec des accents étrangement païens qui se feront entendre jusqu'à *La Colline inspirée* : c'est déjà toute la complexité et la subtilité d'un Barrès d'ombre et de lumière qui apparaît au pied de la fameuse ligne bleue des Vosges.

Cependant, Barrès tourne bientôt le dos à ce Rhin de l'enfance pour visiter ses paysages intérieurs : voici venue l'heure du *Culte du Moi* (1888-1891), qui présente déjà une certaine tonalité martiale et met en garde contre la menace des Barbares, ceux de l'extérieur, qui sont à l'âme ce que seront plus tard les Germains à la patrie. L'égotisme du Lorrain s'épanouit sur d'autres eaux, celle du monde latin qui le fascine tant.

---

1. M. Barrès, *Mes Cahiers*, t. XIV, p. 279, cité dans Z. Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, p. 61.

Tolède et le Tage, Venise et son Grand Canal serviront de décors aux errances de Barrès qui, passant sur la lagune «une soirée dans le silence et le vent de la mort» – pour reprendre le titre d'un de ses textes vénitiens –, méditera longuement sur la décadence, fléau auquel il n'aura cesse de chercher un remède.

Mais quand le Moi risque ainsi de périr, seul le Nous peut le sauver du néant : Barrès retrouve le Rhin et ses Bastions avec une nouvelle trilogie (1905-1921), où il chante les vertus de Colette Baudouche et l'héroïsme de l'Alsacien Ehrmann. Le déraciné a retrouvé ses racines : point de «conversion» nationaliste, mais un retour au pays aimé et menacé. On ne connaît que trop la suite : la terre et les morts, la guerre et les envolées patriotiques qui lui valurent le surnom de «rossignol des carnages». Mais aussi un nombre incalculable d'écrits sur la Grande Guerre, de voyages, de chroniques du front et de témoignages sur la vie quotidienne des soldats. Les peurs jaillies des brumes du fleuve ne le quitteront cependant plus, même après la victoire des armes, comme en témoigne *Le Génie du Rhin* (1921), tout inquiet de la renaissance du colosse allemand vaincu.

Les dernières années ne sont plus exclusivement celles des provinces perdues et retrouvées : après *L'Appel au soldat*, voici que l'appel de l'Orient résonne au loin et Barrès se lance dans sa fameuse *Enquête aux Pays du Levant* (1923) où alternent préoccupations politiques et spirituelles. Il visite Antioche, le Liban, la Syrie, part sur les traces des croisés et des derviches, des Hachichins et du Vieux de la Montagne ; dans sa quête du divin oscillant entre légende et réalité, le dernier fleuve de Barrès sera l'Oronte, là où il situera l'intrigue de son ultime roman.

D'un fleuve à l'autre, le Rhin et l'Oronte sont donc bien l'alpha et l'oméga de la somme barrésienne, les marges d'une aventure où littérature, nationalisme et méditations religieuses se sont inextricablement mêlés et parfois même confondus. Explorer l'espace riche et varié délimité par ces deux frontières – et largement conditionné par elles – aura été l'un des principaux objectifs du colloque qui s'est tenu à Lausanne en avril 2014 et qui a rassemblé de nombreux spécialistes de l'auteur lorrain. Nous avons choisi de l'axer sur Maurice Barrès écrivain, cette facette étant à même de traduire au mieux la complexité du personnage : se limiter au seul Barrès voyageur aurait hâtivement fait l'impasse sur les égarements qui ont assombri son image tandis que le Barrès politicien et patriote a déjà trop souvent éclipsé l'égotiste et l'esthète. Nous voulions

un juste milieu entre les deux, capable d'expliquer comment Barrès était ainsi passé du Capitole à la Roche Tarpéienne.

Car Barrès fut avant tout une figure tutélaire pour toute une génération, de Gide à Mauriac. Afin de s'en convaincre, relisons la façon dont Henry Bordeaux saluait sa mémoire :

Si le poète est celui qui sait imposer des contours à nos désirs, réveiller par ses accents nos vœux, exprimer par rythmes le bouillonnement confus d'une époque qui avant de passer, cherche à fixer en quelques formules sa sensibilité, l'auteur des ces chants lyriques : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort, Amori et Dolori Sacrum*, les *Amitiés françaises*, *Un voyage à Sparte*, l'*Enquête aux pays du Levant*; de ces épopées, *Le Roman de l'énergie nationale*, et sur *Les Bastions de l'Est*; de cet opéra, *Un jardin sur l'Oronte*, de ces odes, la *Chronique de la Grande Guerre*, était à coup sûr notre plus grand poète².

Le présent recueil invite donc le lecteur à redécouvrir l'œuvre de Barrès par l'exploration de ce vaste paysage littéraire riche de nuances, de subtilités, voire même de contradictions parfois déroutantes. D'*Un homme libre* aux *Bastions de l'Est*, n'est-ce pas tout un cheminement initiatique qui se met en place, conduisant de la vie intérieure à la vie de la nation, de la contemplation esthétique à l'action dynamique et inscrivant progressivement le Moi au sein d'une vaste fresque dessinée par la terre et les morts ? Ce dialogue perpétuel entre l'individu et le monde semble constituer un véritable fil d'Ariane au cœur du labyrinthe barrésien et pourrait justifier bien des paradoxes apparents qui ne manqueront pas de retenir l'attention du lecteur.

Il est vrai que le contraste aura souvent marqué la carrière de Barrès : d'abord victime d'un procès mené par les dadaïstes qui l'accusaient de « crime contre la sûreté de l'esprit », il suscitera les plus vives critiques des milieux conservateurs et catholiques à la publication d'*Un jardin sur l'Oronte*. Il ne faudrait cependant pas en déduire que l'œuvre de Barrès a suivi les inflexions de la mode ou du hasard ; bien au contraire, c'est une cohérence remarquable qui sous-tend ses changements et ses continuités. Comme le faisait remarquer Albert Thibaudet :

---

2. H. Bordeaux, *Le retour de Barrès*, p. 30 sq.

[...] sa doctrine, son influence, ses livres paraissent presque secondaires si nous les comparons à un ordre qui les enveloppe et qui donne à la place littéraire de M. Barrès sa couleur et sa solidité. Au vrai, il représente, il dessine ceci : une vie³.

C'est l'image dense de cette vie, toute entière projetée dans l'écriture et transfigurée par elle, que nous nous sommes proposés d'étudier ici. Nous avons cherché à voir, hors de toute limitation temporelle ou thématique, ce qui unit le Barrès de Venise à celui de Metz, celui d'Alep à celui de Verdun. Car, en tous ces lieux « où souffle l'esprit »⁴, c'est bel et bien la même figure qui, de François Sturel à Sire Guillaume, accomplit son pèlerinage vers l'Absolu.

« Barrès s'éloigne » disait Montherlant en titre d'un de ses articles... Il n'avait certes pas tort, et il est presque certain que cet éloignement – plus ou moins achevé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale – est aujourd'hui devenu un authentique et irréversible oubli. Mais à l'heure de la mondialisation et des replis identitaires, à l'heure de la difficile construction européenne et du dialogue interreligieux, à l'heure des revendications régionalistes, à l'heure où la critique s'intéresse de plus en plus aux liens entre littérature et Histoire et à l'engagement de l'écrivain, il importe peut-être de redécouvrir cet oublié et de se demander : « Barrès s'éloigne-t-il ? »...

***

Les dix contributions réunies ici illustrent à la fois le contraste et l'imbrication du littéraire et de l'idéologique dans l'art de Maurice Barrès, tant il est vrai que parler de Barrès écrivain mène souvent à mesurer, sur différents niveaux, l'implication et les effets d'une écriture dont la fascination, exercée sur plusieurs générations d'auteurs français, n'a pas toujours pu cacher ses partis pris et ses préférences politiques.

Comparant *La Mort à Venise* de Thomas Mann et la presque homonyme *Mort de Venise* de Barrès, le grand écrivain et essayiste Etienne Barilier propose en ouverture de notre volume une réflexion qui met en évidence, dans l'essai barrésien, un romantisme et une nostalgie qui contrebalancent ce que l'écriture de l'auteur peut, dans d'autres

---

3. A. Thibaudet, *La vie de Maurice Barrès*, p. 7.

4. M. Barrès, *La Colline inspirée*, p. 5.

circonstances, avoir de trop catégorique, précieux moments où l'écriture du moi laisse place à celle du doute et de l'interrogation.

Jean-Michel Wittmann met ensuite en évidence la construction typologique des personnages barrésiens, selon un modèle hérité de Balzac, mais que l'auteur des *Déracinés* infléchit en fonction de sa hantise personnelle de la discontinuité que cette technique accentue en même temps qu'elle tente de la conjurer.

À ces réflexions répondent les considérations de Séverine Depoulain, qui insiste sur la formation journalistique de Barrès, laquelle influe à la fois sur les thématiques privilégiées par l'écrivain et sur son écriture. Le réalisme barrésien paraît ainsi comme sourdre des modèles d'écriture privilégiés par la presse écrite de son temps.

Prenant un peu de hauteur par rapport à la question de l'actualité, Ursula Bähler évoque ensuite un livre souvent négligé : celui que le grand européen Ernst Robert Curtius (Allemand issu d'une longue lignée de philologues mais né en Alsace) a dédié en 1921 à Barrès. On découvre ainsi que la critique curtiussienne du nationalisme barrésien a souterrainement nourri celle du fascisme en général.

À l'inverse de ce regard distancé, la contribution d'Alain Corbellari montre comment les thèmes patriotiques chers à Barrès ont pu entraîner dans leur orbite la réflexion du grand médiéviste Joseph Bédier. D'abord dreyfusard, ce dernier a en effet fini par nouer une amitié à la fois idéologique et littéraire avec Barrès, lui offrant heureusement en retour son *Roman de Tristan et Iseut*, lequel, en infléchissant la thématique d'*Un jardin sur l'Oronte*, a aussi contribué à détacher *in fine* Barrès de la question nationaliste.

L'influence de Barrès s'est, au demeurant, parfois exercée dans des directions inattendues, comme le montre Bourahima Ouattara qui pointe tout ce que l'un des principaux représentants de la Négritude, Léopold Sédar Senghor, doit à Barrès, auteur qui lui a permis de conceptualiser sa propre réflexion nationale sans pour autant y perdre son âme.

Revenant sur un tropisme que n'aurait pas désavoué Joseph Bédier, Vital Rambaud, souligne, dans sa contribution, l'importance de la métaphore chevaleresque et des thèmes qui lui sont associés dans l'écriture barrésienne, tant dans ses romans que dans ses essais.

Denis Pernot, pour sa part, s'attache à un aspect particulier des *Chroniques de la Grande Guerre*, à savoir la forte tendance qu'éprouve

Barrès à présenter les combattants qu'il exalte comme les représentants anonyme d'un peuple solidaire: on voit ici le héros du « culte du moi » s'effacer devant celui du « roman de l'énergie nationale », dans une démarche qui anticipe sur le culte voué, dès la fin du conflit, au « soldat inconnu ».

Évoquant la querelle suscitée par l'ultime roman de Barrès (en mettant à contribution une ancienne thèse lausannoise négligée, l'essai de Jacques Mercanton, non repris dans ses *Œuvres complètes*), l'article d'Olivier Wicky revient sur l'atmosphère de légende médiévale d'*Un jardin sur l'Oronte* et met en évidence ce que l'on pourrait appeler la victoire finale de la littérature sur l'idéologie dans les dernières années de Barrès.

Répondant en quelque sorte à cet allègement, la contribution de Claire Bompaire-Evesque conclut ce volume en mettant en évidence la spiritualisme jamais renié de Barrès, qui le rapproche en fin de compte d'Ernest Renan; constatation quelque peu ironique puisqu'on se souvient que Barrès avait débuté sa carrière littéraire en dédiant une plaquette, non dénuée d'une certaine impertinence, à l'auteur de *La Vie de Jésus...*

Ce volume n'entend pas imposer au détriment des autres l'un des nombreux visages de Maurice Barrès; du moins espère-t-il montrer que, si une légitime méfiance doit présider à la lecture d'une partie de son œuvre, celle-ci ne se réduit pas à ses poses les plus saillantes. Miroir de leur époque, les romans et les essais de Barrès restent en même temps les témoignages d'une conscience dont la complexité peut encore parler au lecteur d'aujourd'hui.

Olivier WICKY & Alain CORBELLARI
Université de Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

BARRÈS, Maurice, *La Colline inspirée*, Le Livre de Poche, Paris, Plon, 1961.

BORDEAUX, Henry *Le retour de Barrès à sa terre et à ses morts*, Paris, Plon, 1924.

STERNHELL, Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1972.

THIBAUDET, Albert, *La vie de Maurice Barrès*, Paris, Gallimard, 1921.